

Traduire au XXI^e siècle

par *Giovanni Dotoli*

Abstract

In the field of translation, everything has changed since the second half of the 20th century. By now, there is no translation without translation's poetics. In the 21st, we need to transform the act of translating. Translating will not mean to destroy a text, but to re-create it, in its essence. From language to discourse, the text will achieve again its unity. The translation will be inter-discursive. The translator will act as a poet that reads with his ear. Revolution will transform translation. We will find a link between humanities and science. The translation will act between humanism and the machine. It will move between poetics, ethics and politics. It will be a semio-translation, because it enrolls in continuity.

I

Les deux mots “poétique” et “esthétique”, avec un troisième mot, “rythme”, constitueront l'axe fondamental de la traduction au XXI^e siècle, bien entendu avec l'ouverture sur les nouvelles technologies et sur la traduction automatique.

Après les voix-phares de la traduction du XX^e siècle, et le débat si profond auquel nous avons assisté de 1970 à l'an 2000, c'est maintenant l'heure des choix.

La traduction est sortie du linguistique, en l'englobant et en l'utilisant pour ses nouveaux chemins. «Poétique du dire et de la traduction», disait George Steiner dans son sous-titre, pour nous faire comprendre que traduction, dire – passer des messages – et poétique, sont sur les mêmes rails.

Il ne sera plus question de secondarité, ni d'original – il sera toujours là –, mais de traduction bel et bien, avec son écriture à elle, nouvelle, créée, inventée, originale.

Henri Meschonnic a ouvert grand les portes de l'avenir. Son idée de traduction poétique est la mienne, mais – j'en suis convaincu – elle sera l'axe conducteur du siècle qui vient de s'ouvrir. Il cite précisément Marcel Duchamp, et sa phrase «ceci est de l'art, ceci n'est pas de l'art»¹. Qui décide? La traduction a et aura une poétique, elle sera poétique, pour décider. Et alors comment décider, si ce sera une bonne ou une mauvaise traduction?

Les idées reçues continueront encore – on ne pourra jamais les arrêter définitivement; d'ailleurs, Gustave Flaubert nous le répète souvent –, mais au fur et à mesure la pratique de la traduction se confrontera au poétique: «c'est que traduire est inévitablement confronté à une pensée de la littérature, une pensée du langage»².

Ce sera quoi alors une bonne traduction? «La *bonne* traduction doit faire, et non seulement dire. Elle doit, comme le texte, être porteuse et portée»³.

C'est le discours qui sera de plus en plus en jeu, pas le mot, même pas le sens. «L'unité est le discours. Le système du discours»⁴. L'unité du texte traduit sera dans le continu, dans sa poétique intérieure.

La traduction ne distanciera plus corps et sens. Plus de séparation de langue et parole. Ce sera langue plus parole, et donc langue et parole. Les conséquences pour la traduction seront immenses, et inattendues⁵.

Le continu rythmique portera au contenu sémantique, au langage, au sujet, «de langue à littérature», «de discours à culture», «de langage à histoire»⁶. La traduction, entre autres, aura réuni le savoir parcellisé. Plus question de suppressions, d'ajouts, de concordances, d'équivalences. Ce serait ignorer la poétique de la traduction.

Conséquence fondamentale, d'après Henri Meschonnic: poétique de la traduction, et non traductologie, ou science de la traduction. La première raison qu'il repère me semble d'une importance incontestable⁷:

La première raison est que la poétique implique la littérature, et par là empêche ce vice majeur des théories linguistiques contemporaines, de travailler sur le langage en le séparant de la littérature, c'est-à-dire en le compartimentant, d'où des empirismes descriptivistes régionaux et dogmatiques sans théorie du langage.

La deuxième raison découle de la première, et donne de bonnes réponses à une série de questions qui pourraient venir des antipoétiques de la traduction⁸:

La deuxième raison est que la poétique, en incluant la traduction dans la théorie de la littérature, non seulement permet de distinguer clairement les problèmes philologiques (le savoir de la langue) des problèmes proprement poétiques, qui supposent l'étude préalable de la poétique d'un texte, mais surtout elle permet de situer la traduction dans une théorie d'ensemble du sujet et du social, que suppose et met en œuvre la littérature, et qu'il appartient à la poétique de reconnaître. Par quoi la poétique, étude des œuvres littéraires, devient, par là même, en restant ou plutôt en devenant ce qu'elle est, une poétique du sujet, une poétique de la société. Une solidarité du poème, de l'éthique et de l'histoire. La poétique de la traduction y fait l'étude du traduire, dans son histoire, comme exercice de l'altérité, et mise à l'épreuve de la logique de l'identité. Reconnaissance que l'identité n'advient que par l'altérité.

Ce sera une réponse au scientisme structuraliste et sémiotique, qui a créé une science impossible. La traduction suivra la poétique du traduire, c'est-à-dire qu'elle suivra une théorie d'ensemble, que l'on ne peut pas insérer entre deux bords très clairs⁹.

Le piège du littéralisme sera défait. La traduction du discours retrouvera le rythme du texte. Mais il y aura d'autres conséquences importantes: «inséparabilité entre la théorie et la pratique», «identité à lui-même du signe et des traductions selon le signe», «possibilité de renouveler la traduction par un nouveau programme théorique: le programme du rythme comme organisation de l'historicité du texte»¹⁰. L'on dira que c'est un chemin difficile, si ce n'est impossible. Non! C'est le contraire: «traduire ainsi n'est pas plus difficile, mais différent. La traduction aussi sera différente»¹¹.

La traduction sera enfin texte, avec son rythme et son âme, sa littéralité et son ouverture sur la société¹².

Jean-René Ladmiral écrit en 2004¹³: «J'entends plaider ici pour la nécessaire *resubjectivisation* des problèmes de la traduction – qui, au-delà de la traduction, est aussi plus généralement une échéance à laquelle il m'apparaît que sont confrontées aussi bien l'épistémologie des sciences humaines que l'esthétique littéraire».

Traduire signifiera être au centre du monde, percevoir le sens du langage, être en discours, voir les symboles du texte, comme l'avait déjà compris Paul Valéry¹⁴. La traduction sera «un miroir qui fuit»¹⁵, exactement comme il arrive dans la poésie, et dans le poème, souligne à maintes reprises Henri Meschonnic.

La traduction sortira du jeu rhétorique académique. Théorie et critique seront indissolublement liées, dans l'histoire et l'idéologie¹⁶. Ce sera une grande synergie entre toutes les sciences humaines. Par rapport à Antoine Berman et au structuralisme, l'on aura fait un grand progrès, dans le voyage de la traduction, qui ne fera plus partie de la linguistique appliquée.

Les traductions de la *Bible*, au cours de l'histoire, de saint Jérôme à nos jours, sont, d'après Henri Meschonnic, la preuve fondatrice de la nécessité urgente d'une poétique de la traduction et des erreurs commises jusqu'à la fin du XX^e siècle. Ainsi a-t-il produit une série de traductions de l'écriture de ce texte modèle de l'histoire. Que l'on consulte un seul exemple, l'ouverture du chapitre 7 du *Livre des nombres*¹⁷.

Sens et forme retrouveront leur juste chemin, dans le domaine de la théorie et de la pratique de la littérature. En 2001, Henri Meschonnic précise avec clarté¹⁸: «Traduire dans la poétique suppose que ce n'est plus de la langue qu'on traduit, mais du discours, et un discours spécifique qui ressortit non plus à ce que disent les mots, mais à ce que fait ce discours. Non plus son sens seulement, mais sa force».

Poétique du traduire égalera poétique de l'écriture. La traduction sera la métaphore idéale du texte¹⁹. «Seule une poétique de la traduction peut théoriser le succès ou l'échec des traductions»²⁰.

Traduire ne sera plus détruire un texte, mais le recréer, dans sa langue à lui. De la langue au discours, le texte traduit retrouvera son unité. «On peut donc considérer comme démontré que le problème majeur de la traduction est sa théorie du langage»²¹.

2

Je confirme que je suis de plus en plus pris d'enthousiasme quand je lis le chapitre du livre *Poétique du traduire* d'Henri Meschonnic, intitulé *Alors la traduction chantera*²². Remarquer le verbe *chanter* au futur. Pense-t-il à la traduction au XXI^e siècle? Henri Meschonnic connaît certainement ce passage de Friedrich Schleiermacher, tiré de son essai, *Des différentes méthodes du traduire*²³:

Ces difficultés se présentent surtout dans le domaine de la science. Il en est d'autres, non moindres, dans celui de la poésie et aussi de la prose artistique, pour laquelle l'élément musical de la langue, qui se manifeste dans le rythme et la modulation, a une importance toute spéciale et supérieure. Chacun peut observer que l'esprit le plus fin et l'enchantement suprême de l'art dans ses œuvres les plus achevées sont perdus si cet élément musical est négligé ou détruit. Par conséquent, le traducteur doit également transmettre ce qui impressionne le lecteur sensible de l'œuvre originale comme caractéristique,

volontaire et efficace quant au ton et à la disposition de l'âme, comme décisif pour l'accompagnement mimique ou musical du discours.

C'est un passage fondamental, qui malheureusement n'a pas suscité l'attention de la critique. C'est de là, via Walter Benjamin, qu'Henri Meschonnic parviendra à sa théorie révolutionnaire du lien entre rythme et traduction. C'est par le rythme que la traduction dépassera le dualisme du signe et qu'elle retrouvera l'«unité-mot»²⁴ en discours.

La traduction courante n'aura plus de sens, parce qu'elle est *effaçante*²⁵. C'est que la *Bible* ne connaît pas de questions de prose, ni de poésie, ni de métrique. Elle est pan-rythmique. Elle connaît la seule opposition entre le parlé et le chanté. Ainsi la traduction du XXI^e siècle ne sera-t-elle que rythmique²⁶. Naturellement, il ne faut pas penser au rythme comme une succession d'accents, mais comme une énergie intrinsèque de la parole, comme l'organisation du continu du langage, «dans l'organisation du mouvement de la parole»²⁷. Et Henri Meschonnic de conclure²⁸: «Ainsi, la théorie de la traduction renvoie à la pensée du rythme, c'est-à-dire à la conceptualisation du continu, parce qu'elle met en jeu le conflit majeur et méconnu entre le signe et le poème, entre le discontinu et le continu».

Le signe résultera vieux. Même Cicéron l'a compris, il y a plus de deux mille ans. Quand il parle de différence entre *interpre* et *orator*²⁹, il pose l'accent sur le continu et non sur le mot à mot, comme on l'a pensé pendant vingt siècles³⁰. On traduira donc un discours d'une langue et pas une langue³¹: «En quoi il apparaît qu'en texte n'est pas *dans* une langue (*en hébreu, en anglais, en français* etc.) comme un contenu dans un contenant. Dans cette mesure, ce n'est pas des langues qu'on traduit. Mais un discours d'une langue».

La théorie du langage elle-même changera. La traduction sera un transport d'écriture, une écriture bel et bien, comme celle du poème le plus énigmatique. Même l'analyse de la traduction devra passer par le discours³²: «Passant au discours, seule une poétique du discours peut analyser le traduire comme pratique du discours. Dès que l'écriture est envisagée comme historicité du discours, elle implique une théorie des rapports entre langage et littérature».

Et tout sera encore une fois poétique. Sans poétique pas de rythme, dans la traduction. Texte et traduction seront un mouvement, une symphonie, une partition inédite, à toute lecture. Et l'on a toujours parlé de texte immobile! Et l'énergie du texte, et de la poésie, où est-elle? «La traduction comme mouvement des textes, les textes comme mouvement dans la traduction», intitule précisément Henri Meschonnic³³, en annonçant ce que sera la traduction au XXI^e siècle.

L'histoire d'un texte, avec ses traductions, nous montre et nous montrera l'allure poétique et rythmique de sa vie, surtout pour les textes les plus représentatifs³⁴. Le pourquoi et le comment du texte et de la traduction vont apparaître au fur et mesure, comme si le texte possédait un feu inépuisable, qui l'illumine à toute époque, en le transformant de plus en plus en «littérature», en passage crucial du discours, dans le continu du rythme, qui est continu de la vie³⁵.

Ainsi le texte passera-t-il encore une fois de la langue au discours, en se transformant «par le texte à traduire»³⁶. L'oralité intérieure de la langue reviendra, avec la force de sa voix, qui est voix du corps de l'auteur et du texte: voix qui vient de très loin, parce que c'est la voix de l'homme, de nous-mêmes, au cours de l'histoire. La traduction exprimera et contera l'his-

toire. Et la poétique de retrouver son nœud central de l'acte du traduire³⁷: «C'est cela qui est à traduire. C'est cela qui fait la modernité d'une pensée, même pensée il y a très longtemps. Car elle continue d'agir. D'être active au présent».

L'impensé interne affleura comme de l'écume transparente. On verra le fond et le ciel, l'horizon et la substance. Le rythme n'occultera plus le texte, ni sa parole; il le transformera en or, comme le pensait Arthur Rimbaud, en cherchant tout le temps de l'or, dans l'illumination de la profondeur du continu. «Le rythme comme éthique et poétique du traduire»³⁸. Et tout se tiendra, dans la recherche du rythme, en traduction³⁹.

Traduction et théorie du langage auront «besoin l'une de l'autre»⁴⁰. La littérature sera rythme, depuis l'origine, qui ne sera pas loin de nous, avec la splendeur de sa parole originelle, sans superstructures, sans taches, pure dans sa pureté. Sans rythme, la traduction sera un simple cliché⁴¹: «C'est ce qui fonde, et situe, les traductions. Et les critères pour en juger. Autrement que selon les clichés culturels».

Pas de calque, alors, pas de littéralisme, pas de rhétorique, mais des «nombres oratoires» dont parlait déjà Étienne Dolet, sur les traces de Cicéron, sémantique du continu, oralité retrouvée, accumulation de l'imperceptible.

Nous avons tendance à oublier que la littérature – et le texte – est oralité et voix, discours en mouvement, transport du mouvement qui nous transporte. Ainsi figeons-nous le texte, le rendons-nous mort, sans son rythme. Encore plus si nous le traduisons. Il aura perdu deux fois son essence. Et le rythme est et sera traduisible⁴²:

Tout cela montre que l'on a constamment affaire dans la traduction à la théorie du langage, c'est-à-dire au signe, à l'omnipotence du signe, la forme, le sens. Et au continu, qui le déborde. Mettre la poésie, et donc la traduction, dans le sens, c'est produire du mystère, de l'intraduisible. L'intraduisible n'est pas une donnée empirique, c'est un effet de théorie.

Le rythme donnera de la spécificité à la traduction. Il la dénouera comme une série bien enchaînée de photogrammes, sans aucun fétichisme, parce que c'est sa nature naturelle. Et l'altérité que l'on cherche et que l'on cherchera sera là, devant nous, dans toute sa lumière, même et surtout en français, que d'importants critiques ont malheureusement affirmé être une langue apoétique. Ils n'en avaient pas perçu le rythme. Sans rythme, comment aurait-elle pu donner François Villon, Pierre de Ronsard, Jean Racine, André Chénier, Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Guillaume Apollinaire et Yves Bonnefoy?

La traduction se rencontre et se rencontrera dans la voix. Ce sera un traduire-rythme, de Marie de France à Philippe Jaccottet, de Chrétien de Troyes aux romans écrits pour l'étranger à venir. Henri Meschonnic l'affirme précisément: pour bien traduire la *Bible*, il a dû «emballer la voix»⁴³, celle de l'oralité profonde de ce texte millénaire, toujours magique et actuel, dans son rythme en essence.

Il sera temps de «transformer le traduire»⁴⁴. La traduction du XXI^e siècle sera donc inter-discursive. Le traducteur agira comme une sorte de prophète, qui lira par l'oreille, dans une traduction-conversation. Ce sera la révolution de la pratique de la traduction⁴⁵. La traduction en français sera un poème-relation⁴⁶. Le rythme et l'oralité auront enfin décentré le traduire⁴⁷.

Depuis une cinquantaine d'années, on rêve d'une machine à traduire. Après l'invention de la traduction simultanée en 1927 (Conférence internationale du Travail) et son adoption à partir du procès de Nuremberg, après la seconde guerre mondiale, à la fin des années 1940, le cryptographe Warren Weaver produit un mémorandum qui pose la question de la faisabilité de la "mechanical translation". Mais, en 1933, l'ingénieur soviétique Pëtr P. Trojanskij fait les premières tentatives de para-traduction automatique. En 1954, le français Léon Dostert, avec la collaboration d'IBM, fait la première démonstration de traduction électronique. En 1957, l'ingénieur belge Jean Poulet propose une *Grammaire universelle pour machine à traduire*. En 1959, Émile Delavenay publie *La machine à traduire*⁴⁸. En 1964, Georges Mounin fait le point sur le lien entre machine et traduction, dans son livre *La machine à traduire. Histoire des problèmes linguistiques*⁴⁹.

Pendant une vingtaine d'années, on assiste à un mouvement massif en faveur de la traduction automatique. Informaticiens – les sciences de l'information sont en train de très rapidement se développer – et linguistes signent un pacte difficile, pour essayer de répondre au rêve ancestral d'une machine qui puisse traduire. On investit beaucoup d'argent, surtout aux États-Unis et au Canada. La Communauté Européenne fait de même.

On crée aussi une nouvelle science, dans les années 1980, la *traductique*, appliquée par les *traducticiens*. En 1994, Jean-René Ladmiral dirige un très beau numéro de la revue "Langages", publié par l'éditeur Larousse, consacré au sujet *Le traducteur et l'ordinateur*. Le rôle de l'informatique s'avère toujours primordial, dans ce mouvement. Mais l'on se rend compte que le jeu n'en vaut pas la chandelle. La machine a de plus en plus besoin d'une quantité insoutenable de ressources linguistiques.

Deux éléments vont rapidement changer la situation: la naissance des dictionnaires électroniques bilingues⁵⁰ et le développement rapide de la toile, que nous sommes en train de vivre. Le village global est né, et se fait de plus en plus global. Babel a besoin de quelque bonne invention pour ne pas mal finir. On retourne au point de départ: Babel et l'autre, la séparation des langues, la concordance des langues, le dialogue entre le propre et l'étranger dont parle Antoine Berman, le couple identité-altérité qui est au centre de la recherche d'Henri Meschonnic.

Bien sûr, quand on parle de traduction automatique et de machine à traduire, on est loin de la poésie de la traduction et du rythme comme fleuve continu de la parole. Peu importe. Je tente de décliner ici les débouchés possibles de la traduction au XXI^e siècle. Il est indubitable que l'un des débouchés est la traduction automatique.

La création de petits systèmes, l'utilisation de la traduction automatique pour des langages spéciaux très techniques – par exemple la météo –, l'abandon des machines de la première génération, l'invention d'analyseurs morphologiques qui traitent les formes de base, les premières approches syntaxiques combinées avec les lexicales, tout cela a redonné un souffle important à la recherche et quelques espoirs pour l'avenir. On parle déjà d'approche ontologique fondée sur la connaissance du monde, sur les mots et les choses, laquelle utilise de l'intelligence artificielle dernière génération – mais il y a toujours une dernière génération dépassant la précédente.

Les approches systémiques – par inter-langue, c'est-à-dire par règles d'équivalence – et les approches probabilistes – par calcul statistique des occurrences linguistiques – n'ont

pas résolu le problème non plus. Mais la traduction automatique inventée au cours de la deuxième partie du xx^e siècle existe et existera, et se développera durant les années à venir⁵¹.

Le défaut de tous ces systèmes est facile à repérer: «À chaque fois, il s'agit de génération préconçue qui sous-estime l'inventivité et la créativité des traducteurs humains, mais aussi la complexité inhérente au processus de traduction»⁵². Dès les années 1970, on rit des solutions de ce type, préparées par la machine: elle traduit la phrase, «l'esprit est prompt, mais la chaire est faible», par quelque chose qui donnerait en anglais ou en d'autres langues, «le souffle est rapide, mais la viande est molle»!

Actuellement et à l'avenir, il est question de gestionnaires de terminologie, avec une grande influence sur la vie professionnelle des traducteurs. Apparemment, rien n'aurait changé. Mais les développements étonnants dans ce domaine sont sous nos yeux. «Le traducteur qui n'utilise pas l'informatique est en voie de disparition»⁵³. Il suffirait de voir l'Internet pour s'en rendre compte.

Le bilan de la traduction automatique «n'est pas totalement négatif»⁵⁴. La traduction automatique – que désormais l'on désigne partout par le sigle TA – peut sans aucun doute servir en milieu opérationnel, sur le front technique. Les nouveaux sites sur la toile le prouvent. Mais les codes doivent être transparents.

Il y aura toujours des divergences sur le plan conceptuel et technique – comme il arrive pour la traduction “humaine”. Il est hors de question que la traduction automatique ne s'occupe pas de littérature et de poésie, tout en constituant une aide possible comme outil de travail.

Il est indéniable que le renouveau de la recherche en traduction et en traduction automatique se passe au même moment. La traduction automatique a donné un nouveau souffle au débat sur la traduction. C'est déjà un mérite important qui lui revient. Et nous ne devons jamais oublier qu'entre machine et esprit, littérature, philosophie et machine, il y a un lien profond. Où pourrions-nous autrement placer Léonard de Vinci, auteur de la *Gioconda* et de merveilleuses machines projetées sur l'avenir, Blaise Pascal, auteur des *Pensées* et de la calculette, et Charles Cros, immense poète, l'un des découvreurs du génie d'Arthur Rimbaud, et inventeur du phonographe et de la photographie en couleurs? Au fond, nous retrouvons quelques traces du rythme de la théorie d'Henri Meschonnic.

Et revenons à la toile, notre pain et notre rêve quotidien. Elle n'est plus affaire scientifique, comme il arrivait il y a à peine quelques années. Elle est affaire de tous, dans le village global, désormais très petit. Elle est devenue divertissement et activité de travail, et surtout débat mondialisé.

Nous ne sommes qu'au début de la révolution de la toile. Je pense que des perspectives impensables s'ouvrent sur le plan de la traduction multilingue, de la recherche linguistique, des *corpora* linguistiques, par exemple dans la presse nationale et internationale, la traduction parlée, la télé-médecine et le télétravail. Margaret King conclut⁵⁵: «L'évolution est claire: la révolution ne vient que de commencer».

On n'a pas encore vraiment réfléchi autour de l'influence de la traduction automatique sur la toile, pour l'échange de renseignements, la traduction de documents électroniques en format texte, la traduction des messages, la conversation en “chat-room”⁵⁶.

Depuis l'ouverture du XXI^e siècle, la traduction automatique ne fait que progresser et s'améliorer. Il suffit de réfléchir sur les résultats des recherches de Salah Mejri, et de son

équipe, à l'Université de Paris XIII – Laboratoire LDI Lexiques Dictionnaires Informatique – et à l'Institut Supérieur des Langues de Tunis, pour en avoir une confirmation importante, notamment pour les expressions figées. Nous assistons à un renouveau indéniable et à une généralisation sur la toile. Il est vrai que «la contribution des traductologues en la matière demeure modeste en comparaison avec l'importance des défis et des enjeux»⁵⁷, mais je pense qu'une phase importante de collaboration va s'ouvrir. Et je n'oublie pas l'influence certaine en matière de formation et de concordances⁵⁸. Sciences humaines et sciences exactes retrouveront l'unité de l'homme qui est au centre de la philosophie et de l'action de Léonard de Vinci.

Et, probablement, même le rythme poétique de la traduction du XXI^e siècle en sera touché. La machine nous aidera-t-elle à nous spécialiser dans l'humain? Entre science et poésie il y a un lien ancestral, que la tradition critique n'a pas toujours mis en relief.

4

Revenons à nos moutons, qui paissent par les vastes prairies des langues, plus vastes que le monde lui-même. Il faudra toujours revenir aux théories d'Henri Meschonnic, à son ouverture totale sur les chances de la traduction. Il écrit à l'ouverture de son chapitre, *La poétique est la politique du traduire*, de son livre *Poétique du traduire*⁵⁹: «Il y a une politique du traduire. Et c'est la poétique. Comme il y a une éthique du langage, et c'est la poétique. Ou plutôt c'est l'inverse qui est fort: c'est que l'éthique n'est vraiment l'éthique que quand elle fait la poétique».

Poétique, éthique, politique. Voilà un trinôme qui exprime et qui exprimera «la notion d'identité et la notion d'altérité»⁶⁰, à une époque – le XXI^e siècle, notre temps – de communication, d'émigration et d'immigration, de mouvements des peuples. Ce mouvement nécessite la traduction, l'oralité – dialogue – et la parole. Il touchera profondément la traduction du XXI^e siècle. Un an avant la fin du siècle précédent, Henri Meschonnic lance un grand message pour le siècle à venir: la traduction sera centrée sur le sujet⁶¹.

Sujet! C'est-à-dire individu, recherche de parole orale et écrite, communication, «passage de la langue au discours»⁶². Le discours s'ouvre toujours sur le sujet, le sujet du XXI^e siècle. «Le passage de l'identité à un autre discours d'altérité, et le passage de la langue au discours, se rencontrent l'un sur l'autre dans la traduction»⁶³.

Ce sera le plein retour de la littérature, qu'un mouvement aveugle a essayé de mettre de côté, dans un conflit absurde entre langue et littérature. Et la traduction changera⁶⁴:

Le paradoxe est que la littérature est la réalisation maximale du discours, et de l'oralité. L'épreuve maximale de la théorie du langage. C'est donc bien à partir de la littérature que la théorie de la traduction peut avoir un rôle critique, contre les résistances tendant à maintenir le savoir traditionnel, par exemple la séparation entre philologie et poétique. Ou la phénoménologie.

L'un des dangers résidera dans l'interprétation. Globalisation ne signifie pas interprétation, mais discours. La traduction ne se fera pas isoler. Dire traductologie, affirme Henri Meschonnic, signifiera isoler le traduire, et non pas l'ouvrir sur le monde de l'avenir. Le rythme redonnera au texte le sens de l'histoire, de ses passages, de tous ses passages, en redécouvrant le sens du continu, et donc «une politique du rythme»⁶⁵. La traduction se situe dans l'en-

semble des idées du traducteur «sur le langage, sur la littérature, sur ce qu'il estime possible ou impossible. Un rapport entre une idéologie littéraire, une idéologie linguistique et les savoirs du temps»⁶⁶.

La langue française retrouvera son côté mystérieux, sa fantaisie, son ouverture sur le rêve: elle sera enfin rythme, sur toute la lignée de son histoire. Elle sera l'horizon de son écriture, de son mouvement, qui est traduction.

La traduction du XXI^e siècle sera-t-elle une sémio-traduction? En s'inscrivant dans la continuité, elle s'ancrera sur la chaîne des signes, signe après signe, jusqu'au dernier, qui n'est jamais le dernier. De code en code, la traduction s'illuminera, en s'ouvrant sur le monde. Merci encore une fois à Henri Meschonnic, de me et de nous avoir projetés sur une lignée qui nous échappait, et qui était là, devant nous, dans sa clarté, comme toute chose en ce monde.

Toute la politique actuelle de la traduction, les masters et les cours de spécialisation en traduction, la naissance et le développement d'un environnement professionnel tout à fait nouveau, le grand mouvement éditorial traductionnel, les associations professionnelles des métiers de la traduction⁶⁷, sont la conséquence de ce changement de mentalité et d'objectif sur la traduction⁶⁸.

Notes

1. H. Meschonnic, *Poétique du traduire*, Éditions Verdier, Paris 1999, p. 19.
2. *Ivi*, p. 21.
3. *Ivi*, p. 22.
4. *Ibid.*
5. *Ivi*, pp. 24-5.
6. *Ivi*, p. 26.
7. *Ivi*, p. 61.
8. *Ivi*, pp. 61-2.
9. *Ivi*, p. 63.
10. *Ivi*, p. 64.
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. J.-R. Ladmiral, *L'esthétique de la traduction et ses prémisses musicales*, dans G. R. Marschall (éd.), *La traduction des livrets. Aspects théoriques, historiques et pragmatiques*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris 2004, p. 9.
14. A. Lavrieri, *Esthétique et poétiques du traduire*, Mucchi, Modena 2005, p. 45 et suiv.
15. *Ivi*, p. 55.
16. *Ivi*, p. 69 et suiv.
17. H. Meschonnic, *Dans le désert. Traduction du livre des Nombres*, Desclée de Brouwer, Paris 2008, p. 63.
18. H. Meschonnic, *Gloires. Traductions des psaumes*, Desclée de Brouwer, Paris 2001, p. 15.
19. Cf. H. Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie*, Bayard, Paris 2004, pp. 175-6.
20. H. Meschonnic, *Pour la poétique 11. Epistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Gallimard, Paris 1973, p. 349.
21. H. Meschonnic, *Traduction*, entrée dans A. Rey (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, direction éditoriale de D. Morvan, Le Robert, Paris 2005, vol. IV, p. 1504.
22. Meschonnic, *Poétique du traduire*, cit., pp. 142-75.
23. F. Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, dans A. Berman, G. Granel, A. Jaulin, G. Mailhos, H. Meschonnic, Moïse, F. Schleiermacher, *Les tours de Babel. Essais sur la traduction*, Trans-Europ-Repress, Mauzevin 1985, pp. 311 et 313.
24. Meschonnic, *Traduction*, cit., p. 1504.
25. *Ivi*, p. 1505.

26. *Ibid.*
27. *Ivi*, p. 1506.
28. *Ibid.*
29. Cicéron, *De optimo genere oratorum*, v (*Du meilleur genre d'orateurs*, texte établi et traduit par H. Borneque, Les Belles Lettres, Paris 1921).
30. Meschonnic, *Poétique du traduire*, cit., p. 150.
31. *Ivi*, p. 152.
32. *Ivi*, pp. 162-3.
33. *Ivi*, p. 175.
34. *Ibid.*
35. *Ivi*, p. 183.
36. *Ibid.*
37. *Ivi*, p. 30.
38. *Ivi*, p. 199.
39. *Ibid.*
40. *Ivi*, p. 200.
41. *Ivi*, p. 202.
42. *Ivi*, p. 79.
43. *Ibid.*
44. H. Meschonnic, *Transformer le traduire*, dans M. Broda (éd.), *La traduction-poésie. À Antoine Berman*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg 1999, p. 69.
45. Cf. A. Eyries, *Henri Meschonnic ou La saveur de l'écoute*, dans B. Bonhomme, M. Symington (textes réunis et présentés par), *Le rêve et la ruse dans la traduction de poésie*, Champion, Paris 2008, pp. 93-108.
46. Cf. S. Martin, *La traduction comme poème-relation avec Henri Meschonnic*, dans *ivi*, pp. 131-43. Cf. la définition qu'H. Meschonnic fait du rythme, dans *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, Verdier, Paris 1981, pp. 217-8.
47. H. Meschonnic, *Hourra l'oral. Décentrer le traduire*, dans D. Delas (textes réunis et présentés par), *Traduire*, Université de Cergy-Pontoise, Centre de Recherche Texte/Histoire, Cergy-Pontoise 2002, pp. 215-23.
48. Presses Universitaires de France.
49. Mouton, The Hague-London-Paris.
50. Cf. M. Gross, *Dictionnaires électroniques et traduction automatique*, dans *Le traducteur et l'ordinateur*, "Langages", xxviii, n. 116, décembre 1994, pp. 48-58.
51. M. Guidère, *Introduction à la traductologie. Penser la traduction: hier, aujourd'hui, demain*, De Boeck, Paris 2008, p. 153.
52. *Ibid.*
53. M. King, *Traduction et technologie: état de la question*, dans *La traduction aujourd'hui: théories et pratiques*, "Revue Française de Linguistique Appliquée", viii, 2, décembre 2003, p. 85.
54. G. Garnier, *Linguistique et traduction. Éléments de systématique verbale comparée du français et de l'anglais*, Paradigme, Caen 1985, p. 24.
55. King, *Traduction et technologie: état de la question*, cit., p. 88.
56. Cf. J. Monti, *La traduzione automatica deve sempre essere trasparente? Spunti di riflessione su trasparenza e qualità*, dans A. Guarino, C. Montella, D. Silvestri, M. Vitale (a cura di), *La traduzione. Il paradosso della trasparenza*, Liguori, Napoli 2005, pp. 299-318.
57. Guidère, *Introduction à la traductologie. Penser la traduction: hier, aujourd'hui, demain*, cit., p. 154.
58. Cf. D. Gouadec, *Traduction automatique: les implications pour la formation*; et C. Jacquet-Pfau, *L'intérêt des logiciels de concordances pour la traduction*, dans *Le traducteur et l'ordinateur*, "Langages", xxviii, n. 116, décembre 1994, pp. 59-74 et 82-5.
59. Meschonnic, *Poétique du traduire*, cit., p. 73.
60. *Ibid.*
61. *Ibid.*
62. *Ivi*, p. 74.
63. *Ibid.*
64. *Ibid.*
65. *Ivi*, p. 79.
66. *Ivi*, p. 80.